

INTRODUCTION

S'il est une figure qui a marqué, souvent de manière traumatique, l'imagination collective des sociétés occidentales, c'est bien celle de Satan, cette incarnation du démon qui promène ses yeux rouge feu et sa silhouette inquiétante sur des siècles dans les cultures monothéistes, et même bien au-delà. L'ombre du Mal personnifié dans cette figure anthropomorphe mais aux attributs animaux, se profile en effet encore et toujours à l'horizon des temps modernes et trouve même dans les cultures de la mondialisation matière à se perpétuer ou se réinventer, sous des formes que d'aucuns qualifieraient d'édulcorées. Qu'il serve par exemple à qualifier des nations ou des régions du monde (« le Grand Satan » d'Amérique ou l'œuvre de Satan dans les mœurs actuelles, pointée du doigt par les fondamentalistes de tous horizons) ou des groupes ou des individus particuliers, ou qu'il s'invite avec humour dans de bien cocasses spots de publicité ou de bien inoffensifs contes pour enfants, Satan est loin d'avoir été exclu de notre imaginaire. Son évocation prête néanmoins souvent à sourire, comme si la référence à celui qui fut le Maître des Ténèbres avait été rendue inoffensive en se diluant dans la culture moderne et la technologie des mass-médias.

Le Diable, une affaire d'enfants, Satan, le héros d'une histoire de grands-mères et d'esprits rustres, rétifs à la modernité ? Peut-être, mais ce serait trop simple de s'en tenir à ce jugement lapidaire : la présence continue de Satan depuis sa création dans une ancienne théologie, et sa capacité à déborder le monde des monothéismes suppose d'examiner d'autres raisons et d'explorer d'autres pistes. Les œuvres de culture populaire, cinéma, télévision, littérature fantastique puisent évidemment abondamment dans l'esthétique du démon, qui procure (souvent à peu de frais) les frissons que l'humanité aime ressentir au contact d'un monde surnaturel d'autant plus inquiétant qu'il est mal

INTRODUCTION

connu, et en particulier depuis qu'elle a distingué le Bien du Mal, le divin du malin, la religion de la sorcellerie : mais le frisson moderne du malin n'est plus (ou plus entièrement) ce qu'il fut. Désormais fondé sur des formes de fiction (médiatisées par de sophistiquées technologies) neutralisées par la culture de masse, le Malin ne semble plus à même de susciter l'effroi général qui saisissait les populations du monde chrétien il y a encore trois siècles. Sa relégation dans le champ de la culture médiatique moderne équivaut moins à une déchéance qu'à un renouveau, mais aussi à un changement assez significatif de sens, si ce n'est de fonction : l'image démoniaque demeure, mais les significations associées au Diable vont en atténuer les aspects morbides voire funestes.

Nombreux, pourtant, sont ceux qui au cours de l'histoire attestent l'existence de celui qui est nommé de biens des noms ou associé à bien d'autres entités, Méphisto, Lucifer, Belzébuth..., pour « l'avoir rencontré » en personne ou à travers les multiples formes animales ou symboliques qu'il est capable d'assumer. Cela faisait quelques temps que, de ce côté-ci de la planète du moins, il ne se rencontrait plus guère que dans des livres ou des films, épuisé par des siècles de rationalisme. Mais l'adversaire de Dieu n'a sans doute pas dit son dernier mot et avec la frénésie apocalyptique qui a saisi les médias (audiovisuels et électroniques) internationaux et quelques milieux particuliers au tournant du second millénaire, le changement de civilisation annoncé après la destruction du monde, certains voient encore et toujours l'œuvre du malin qui se dessinerait en toile de fond des divers complots qui seraient ourdis en silence pour conquérir le monde ou en déstabiliser les civilisations.

La référence à Satan demeure donc, malgré les siècles, ancrée dans la mémoire collective et l'actualité rappelle que l'on n'en a pas fini, loin s'en faut, avec les exorcismes, les tentations démoniaques, le commerce diabolique... en particulier dans les sociétés de culture monothéiste. Les historiens l'ont répété à l'envi : Satan ou quel que soit le nom que l'on donne au diable (« celui qui calomnie »), est avant tout une production du monde judéo-chrétien et musulman. Les polythéismes antiques du monde méditerranéen (grec et romain), et

surtout, les religions polythéistes des civilisations non occidentales ne connaissent pas de figure similaire, même si elles n'ignorent en rien l'existence des démons et possèdent leurs propres panthéons d'entités surnaturelles aux pouvoirs néfastes, inscrites dans des démonologies particulières. En s'affrontant à la magie et à son pouvoir sombre, les monothéismes allaient se constituer un ennemi dont il fallait régler le sort et dont les groupes ou individus désignés comme « sorciers » ou « païens » ont payé le prix fort. La réalité historique est émaillée, de période en période, de nombreuses traces laissées par le conflit entre les forces d'un sacré théiste et d'un sacré magique. Sans compter qu'à ce dernier titre, Satan a aussi été un esprit thaumaturge aux pouvoirs thérapeutiques apprécié et recherché, par-delà les frontières de la religion et de la médecine, et qu'il fut donc aussi un allié des hommes, dans un lien contractuel, avec certains, mais en tant que prestataire de soins de nature sacrée, fut-elle fondamentalement impure.

Ces diables et diableries, les historiens en ont montré le caractère imaginaire ou mythique. Les sources bibliques anciennes, puis néotestamentaires, et enfin coraniques font en effet converger un certain nombre d'éléments auparavant épars dans une seule et même histoire, celle du Malin mais qui n'a été écrite que par épisodes, dans la Bible, la littérature religieuse du Moyen Âge et de la Renaissance, et enfin les savoirs et sciences des temps modernes et du monde contemporain. C'est ainsi au cours du temps, que s'est façonnée l'image de Satan, un personnage particulier, qui figure le fondement même du monothéisme : figure de l'altérité, de l'opposition entre les forces du bien (le divin) et du mal (le démon). Dans l'Ancien testament (*Tanakh*) il incarne de manière générale la catégorie des « accusateurs » ou « opposants » (*ha-shatan*) avant de se trouver personnifié dans le *Livre de Job*. Sa personnalité, ses lieux d'existence ou de manifestation, ses attributs et ses pouvoirs, ses modalités d'incarnation dans le monde et son influence sur les cœurs et les âmes seront révélés avec plus de précisions dans le Nouveau Testament (comme *Satan*) puis le Coran (comme *Iblis*). C'est enfin et évidemment dans toute la littérature médiévale et de la Renaissance, surtout les sources de l'Inquisition, que va se déployer, pendant les temps obscurs du xv^e au xvii^e siècle

la figure du Diable sur une Europe engagée dans le terrible combat contre ses suppôts, sorciers et surtout sorcières.

La figure du Satan est ainsi bien plus inscrite dans une mythologie, traversant les textes sacrés des religions, que dans une théologie, où il apparaît de manière dispersée, de même que sa représentation figurative va connaître multitude de formes, couleurs, signes, figures animales, attitudes masculines ou féminines attendues ou plus inattendues. Et c'est sous une forme institutionnalisée, celle de cultes qui lui sont dédiés, et de rituels mis en œuvre en son honneur, les Sabbats et messes noires, du moins selon l'image que l'Église aura véhiculée aux plus forts temps de la chasse aux sorcières et de la guerre au démon. Pourquoi fallait-il que ce soit ces monothéismes, religions exclusives, voire intransigeantes, demandant une allégeance pratique ou affective au sacré et à ses formes divinisées qui aient déployé le plus de violence à l'endroit d'un Diable qui s'est trouvé toujours plus autonome du pouvoir divin, et puissant ?

Pensées dualistes par excellence, les théologies avaient nécessairement besoin de cet *alter ego* au divin pour consolider leur vision du monde. L'affirmation d'un *credo* qui constitue la base d'un lien au sacré (*religio*), la lutte contre les paganismes antiques et médiévaux, la conquête des âmes et des contrées à travers l'œuvre de la mission, bref, ce qui est « fondamentalement étranger au paganisme » comme l'a souligné l'anthropologue Marc Augé, peut aussi caractériser cette obsession théologique à l'endroit du mal dans les théismes historiques. C'est sans surprise que l'on observe que les figures du diable se perpétuent au fil des siècles dans l'imaginaire et l'imagerie des sociétés chrétiennes, en particulier, avant de s'étendre sur la planète sous une forme bien plus neutre de figures du cinéma, de la littérature et de la télévision, au xx^e siècle. Un diable esthétique, qui captive et fascine, toujours aussi mal intentionné, mais bien moins menaçant que sa figuration bestiale médiévale, ce qu'a défendu avec des arguments très convaincants l'historien Robert Muchembled.

Car Satan, c'est évidemment la figure centrale des forces du diable et des démons, et c'est aussi une figure centrale de la sorcellerie, qui incarne, elle aussi, un commerce continu dans l'histoire entre l'homme

et les forces de l'invisible, mais à des fins nuisibles ou funestes, à la différence de la magie. Pourtant, la sorcellerie déborde largement le satanisme auquel on l'assimile souvent, et qui, elle, est bien plus universelle que ne l'est le satanisme, culte d'abord fantasmé puis bien plus réel, voué à la figure la plus emblématique du Mal en Occident.

Le Sabbat, rite secret de communion nocturne avec le diable, fut alors l'occasion de laisser s'exprimer des pulsions les plus « basses » de l'humanité, et en particulier la lubricité et bien d'autres formes de licence et d'inconduite, la fornication, mimée ou « réelle » avec Satan étant un ingrédient commun de l'ensemble des rituels démoniaques. Chez Goethe, déjà, Méphistophélès tente de séduire Faust, qui ne conclue qu'un pacte partiel, cède sans vraiment céder aux sirènes de la volupté et du pouvoir facile, donné en contrepartie d'une âme dont le Diable est friand. Parce que Satan est situé du côté du corps, de la chair, du plaisir et de la luxure, des tentations les plus viles et appétits les plus immoraux, ce qui en fait un sujet d'étude particulièrement important pour la philosophie et plus tard, la psychanalyse. Certes, l'érotisme, parfois simplement domestiqué par de grandes religions, en particulier les polythéismes antiques, le plus souvent soumis à un contrôle moral par les religions monothéistes est aussi du domaine du monde sorcier et du malin, parce qu'il s'incarne précisément dans la chair, et dans la transgression des normes, l'interdit se conjuguant au dépassement de la culpabilité et ses dérivés : les enfers, les supplices, etc.

C'est donc une personnalité fort complexe que celle de cette figure obsédante (dans tous les sens du terme) dans l'imaginaire culturel, dans la psyché humaine et dans la pensée religieuse qu'est Satan. Incarnation du Mal, le malin, donc, il se manifeste dans l'histoire et les sociétés sous des noms et avec des faciès différents. D'abord figure de peinture religieuse, il devient motif d'une esthétique profane, qui infuse toujours plus la culture populaire que le Diable conserve ses pouvoirs tout en étant relégué parmi les hommes. *L'adversaire* de Dieu, qui fut son principal contradicteur, se dilue dans une magie populaire qui n'en conserve que les signes, amulettes, pentagrammes, invocations, sacrifices..., et renaît dans la contre-culture, dans la musique et dans une littérature du fantastique et du merveilleux.

INTRODUCTION

Satan is in the rock ! affirmaient en bloc ceux qui, défenseurs de la morale et des valeurs, accusaient les grands groupes des années 1960 et 1970 d'inclure des messages cachés dans leurs chansons. *Satan Rocks !* répondaient par la provocation ceux qui, désignés comme coupables d'une jeunesse pervertie, assumaient leur position contre-culturelle. Des Rolling Stones (*Their Satanic Majesty*) jusqu'à Black Sabbath (*Sabbath bloody Sabbath*), c'est toute une génération musicale qui a revêtu les apparats du démon pour narguer les normes de la bienséance sociale, mais sans réellement s'en éloigner au point de basculer entièrement dans le domaine de l'interdit absolu. Depuis, les emblèmes du diable (tête cornue, pentagramme, croix renversée...) ou la figure de Satan lui-même s'affichent sur de multiples supports de culture musicale et littéraire (pochettes de disques, de livres, tenues vestimentaires des groupes de rock...). « *Thank you Satan* » chantait Léo Ferré en France au début des années 1960, se faisant le chantre de ce glissement du sens du Diable, de la subversion du divin vers la contestation culturelle, en le vidant de ses aspects (anti) religieux, alors que ceux-ci se réinviteront avec la vague satanique qui allait déferler sur les États-Unis dans les années 1960-1980 puis s'internationaliser depuis les années 1990-2010.

Certes, plus qu'une renaissance, on peut aussi suggérer qu'existe une certaine continuité dans l'histoire de Satan et plus généralement de la démonologie. La magie et son pendant obscur, la sorcellerie, ont été des sites de préservation de ces figures démoniaques (bien que la sorcellerie et le satanisme ne se superposent pas entièrement), et le sont encore, quand elles ont réussi à maintenir des lieux et des temps d'exercice. Mais aussi sous la forme d'une démonologie voire d'une *satanomanie* renouvelée par la réapparition tous azimuts du Diable *new age*, esthétique, géopolitique, romancé, filmé sur grand et petit écran, métaphorique ou incarné...

Avec l'offensive religieuse sur un monde moderne que l'on disait « sécularisé », les fondamentalismes se lancent dans une chasse à l'Antéchrist ou au « Grand Satan ». Dans un autre registre, mais tout aussi inquiétant, des vagues d'accusation en *Ritual Abuse* ont secoué les États-Unis dans les années 1980, alors qu'on voyait des sacrifices

sorciers derrière une multitude de meurtres aux motifs impénétrables et souvent pas élucidés. Satan a été et reste un tentateur sexuel, celui qui pousse à débrider la sexualité, à repousser les normes, et si les Sabbats étaient de prétendues orgies sexuelles, toute personne qui laisse ses pulsions plus que sa Raison dicter son comportement a « le diable au corps », comme l'a rappelé Radiguet. Le Diable n'est pas qu'une invention *religieuse* de l'Occident, une création *culturelle* des monothéismes, il est surtout une production *psychologique* de l'esprit humain : par-delà l'inévitable « psychologie du diable » qui se dessine au prisme de ses figurations, agissements, réactions face aux forces de la religion, et au long de sa trajectoire historique, Satan est aussi un objet intéressant la psychologie par ce qu'il relève des aspects sombres de la psyché ou certains mécanismes de la pensée humaine. Les chercheurs ne se sont pas trompés en faisant de Satan un thème intéressant pour la psychologie analytique.

Au début du *XXI^e* siècle, il est tout à fait justifié de dire que Satan, une figure pourtant ancienne, est *diablement* d'actualité. La littérature de polar américaine est particulièrement disposée à faire du malin, ou du Diable, un protagoniste, voire le héros central de ses intrigues, nombre de ses titres traitent d'ailleurs explicitement de cette thématique. Le cinéma est encore plus sensible à la paradoxale fascination qu'exerce le Diable au sein de sociétés sécularisées, alors que se succèdent les remakes cinématographiques de *L'exorciste* et que, précisément, trente ans après la version originale, le Vatican est obligé de former des prêtres exorcistes pour répondre à une demande croissante, qui d'ailleurs, si elle fait parfois l'objet d'un entrefilet dans la presse, ne semble curieusement en rien étonner nos contemporains.

Et pourtant, les *XIX^e* et *XX^e* siècles vont jouer un rôle essentiel en donnant au satanisme des couleurs symboliques et esthétiques empruntées aux temps anciens (antiques et médiévaux) et le Satan que la culture populaire reconnaît le plus facilement est le Baphomet, cette entité hybride de la fin du *XII^e* siècle, qui a été fixée par les occultistes de la fin du *XIX^e* siècle, dans l'imagerie d'un démon mi-bouc mi-humain, dont les attributs sont aisément reconnaissables et perpétuent l'imagerie tératologique médiévale. Les mouvances

INTRODUCTION

ésotériques néo-et occultismes, nées en Europe au XIX^e siècle, en plein cœur historique et géographique de la modernité, ont ainsi favorisé le renouveau d'une sorcellerie qui, bien plus que la religion, semblait avoir été écrasée sous les assauts de la pensée rationaliste. Néo-sorcelleries qui, sous l'influence de Gardner, et d'une nébuleuse de sociétés secrètes, ont permis de voir se constituer une Église de Satan (par Anton Lavey, dans les années 1960) un siècle plus tard ainsi que d'autres congrégations également dédiées au culte du Prince des Ténèbres (Temple de Seth). À la fin du XX^e siècle, le satanisme renaît, non plus sous la forme de la charge de l'Inquisition, mais comme une réaction contre-culturelle, certes, teintée de *new age* comme dans la *Wicca*, pour finalement connaître d'inquiétantes dérives idéologiques et politiques dans le mouvement du renouveau païen. Ainsi le Diable profite du très peu subversif « retour de la magie », qui à travers une profusion d'offre de prestations convoquant les forces surnaturelles ou invisibles, qui, elles non plus, ne surprennent pas grand nombre à l'exception de quelques journalistes avides de scoops qui s'étonnent de la continuité d'une pensée magico-sorcellaire (et de ses figures) que l'on pensait archaïque et déracinée par la modernité.

Alors que nous vivons dans des sociétés engagées dans des processus de modernisation idéologique, que ces mêmes sociétés rejettent ou acceptent d'ailleurs, elles connaissent en même temps une vague de renouveau religieux, mais le très souvent cité « retour de Dieu » est aussi celui du Diable, sans qu'il emprunte toutefois très exactement les mêmes voies. Neutralisé dans la culture hypermoderne et mondialisée, il incarne parallèlement une figure hautement répulsive pour les fondamentalistes, et c'est ce qui fait : de l'Antiquité à la modernité, des sources anciennes de la Bible jusqu'aux guerres de mots auxquelles se livrent les nations dans un monde à la géopolitique mouvante et interconnecté par les technologies de l'information, Satan reste une figure de l'altérité qui organise une certaine vision du monde dualiste opposant les « forces du bien », synonyme de sacré pur du divin, aux « forces du mal », sacré impur de Satan et de ses hordes de démons. Les pentecôtistes, Églises évangéliques, Témoins de Jéhovah et autres néo-protestantismes ont à ce titre entrepris de